



L'AVENIR



sous la direction de
Michel Wieviorka

Les entretiens d'Auxerre

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

L'AVENIR

Sous la direction de
MICHEL WIEVIORKA

LES ENTRETIENS D'AUXERRE



Les Entretiens d'Auxerre

Chaque année, les Entretiens d'Auxerre rassemblent autour d'un thème important des personnalités compétentes, françaises ou étrangères, et tous ceux qui désirent participer à un débat de qualité, accessible et ouvert. Les entretiens se veulent résolument pluridisciplinaires et mobilisent l'histoire, la philosophie, l'économie, la sociologie, et, plus largement, les sciences humaines, sans exclure les sciences exactes et la littérature.

La définition du contenu des Entretiens est confiée à un comité scientifique présidé par Michel Wieviorka. Leur mise en œuvre est assurée par le Cercle Condorcet d'Auxerre et la Ligue de l'enseignement de l'Yonne.

Thèmes déjà traités :

- *L'Avenir de l'islam en France* (2002)
- *L'Empire américain* (2003)
- *La Laïcité* (2004)
- *Disposer de la vie, disposer de la mort* (2005)
- *Douce France ?* (2006)
- *Nos Enfants* (2007)
- *Se nourrir* (2008)
- *L'Argent* (2009)
- *La Ville* (2010)
- *Le peuple existe-t-il ?* (2011)
- *Rendre (la) justice* (2012)
- *La Science en question(s)* (2013)

© **Sciences Humaines Éditions, 2015**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 - Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26

ISBN 9782361063146

Introduction

MICHEL WIEVIORKA

À en croire nombre d'études sociologiques, à suivre les sondages d'opinion, la France serait inquiète et les Français seraient incapables de se projeter vers l'avenir, sinon sur un mode singulièrement pessimiste. En même temps, la confiance au niveau individuel comme au plan collectif aurait laissé place à la méfiance, marque d'une décomposition individualiste, voire cynique, du lien social, elle-même indissociable du doute dans notre capacité à penser notre futur.

Actualité du déclinisme

Le « déclinisme » n'est plus le monopole de quelques essayistes conservateurs ou réactionnaires, comme c'était le cas il y a une dizaine d'années. Il frappe des pans entiers de la population qui se disent convaincus de la perte d'influence du pays et de son impuissance face à la mondialisation, et qui se montrent plus que réservés quant à son inclusion dans l'Europe. Il s'exprime aussi dans les écrits et les propos de ceux qui considèrent, souvent à juste titre, que les jeunes générations vivront bien plus mal que les anciennes, ou qui insistent sur les départs à l'étranger d'une partie de la jeunesse française. L'idée est fréquente d'un conflit de générations, d'une rupture. La critique est parfois vive selon laquelle les vieilles générations, à commencer par celle qui a fait mai 1968, ne voudraient laisser aucune place aux plus jeunes. Les inégalités,

le chômage, la précarité frappent il est vrai la jeunesse de plein fouet, plus souvent que les catégories plus âgées.

Nombre de bons esprits franchissent d'ailleurs le pas, passant du thème du déclin à celui de la décadence ; une décadence qui concernerait non seulement la France mais aussi l'Occident tout entier. L'idée de progrès n'a plus sa place dans ces visions dominées par la régression, « la hantise du naufrage, la ruine de la civilisation », comme disait Paul Valéry. Quand une société doute d'elle-même, de son présent et plus encore de son avenir, elle se demande aussi jusqu'où ira son malheur. Dans le passé, les périodes de grande incertitude ont fréquemment été propices aux annonces terrifiantes, à la perspective d'une apocalypse, mais aussi à des messianismes et des prophéties. Des événements inouïs étaient censés survenir, une rupture advenir, à partir de laquelle, peut-être, serait inaugurée une autre ère, l'entrée dans un monde nouveau, et meilleur. Au plus loin d'une vision linéaire du changement, messies, prophètes ou promesses d'apocalypse nous parlent de la fin d'un monde, et du passage à un autre s'opérant sur un mode sinon convulsif, du moins soudain et imprévisible. Dans le passé, les individus qui proféraient de telles annonces se présentaient comme les interprètes ou les porte-parole d'une puissance divine. La différence aujourd'hui est peut-être que nous savons que nous construisons nous-mêmes ces éventuelles ruptures.

S'il n'y a plus d'avenir, la connaissance du passé ne fait pas beaucoup plus sens. L'histoire alors est comme laminée par le poids du présent et de l'actualité. Les temps seraient désormais au « présentisme », selon l'expression popularisée en France par l'historien François Hartog¹, un phénomène qu'accroît le fonctionnement des médias et d'Internet. Les annonces apocalyptiques, messianiques ou prophétiques trouvent leur place dans ce laminage du passé et du futur au profit du seul présent. Elles nous disent pour l'essentiel que le passé ne nous éclaire pas. Elles proclament que le seul futur qui compte est celui qui sera en rupture avec ce que nous percevons comme la suite ou le prolongement des temps présents.

1- Voir F. Hartog, *Régimes d'historicités. Présentisme et expériences du temps*, Seuil, coll. « Points/Histoire », 2012.

Cet ouvrage part de ces constats ou de nos inquiétudes sans pour autant nous y réduire, et encore moins les accepter et nous y résoudre.

Est-il bien vrai qu'actuellement, nous serions moins capables qu'en d'autres temps, plutôt que de nous abandonner à des prophéties de malheur, d'inventer des utopies et de tenter de les concrétiser? Certes, nous pouvons nous sentir orphelins du « grand récit » qu'ont fourni pendant un siècle et demi le mouvement ouvrier ou bien encore le gaullisme dans les décennies d'après-guerre.

Permanence de l'utopie

Nous sommes capables d'imaginer des catastrophes, nous sommes aussi capables de penser leur dépassement. Lorsque, par exemple, nous pensons les risques environnementaux et climatiques en fonction des enjeux du développement durable et de l'économie verte et non pas exclusivement sous l'influence d'une vision catastrophiste de la destruction de la terre, nous sommes partie prenante de modes de penser et d'imaginer nés sous la forme de l'utopie écologiste. Nous sommes dans une certaine mesure capables de tenter d'éviter les catastrophes, et de nous y préparer, ne serait-ce qu'en adoptant le très controversé principe de précaution ou de responsabilité. Nous savons tenter d'anticiper, d'imaginer sinon l'inimaginable, du moins sa possibilité.

L'expérience contemporaine du Japon après Fukushima est révélatrice. Elle a suscité dans ce pays de grands débats, très constructifs, à propos du modèle de développement mis en place après la guerre – un peu l'équivalent de nos Trente glorieuses – sur les rapports entre la ville et les zones rurales, sur le vieillissement de la population, etc. Elle a aussi généré une grande vitalité artistique, « un art en état d'effervescence » a écrit Michael Ferrier. Un art qui invite, « à sortir d'une époque qui n'aura pensé le temps que comme une ligne géométrique à flux tendu (...) pour entrer

dans d'autres conceptions du temps, misant sur la diversité des flux de la nature et des flux humains² ».

Dès lors, un retour sur la notion d'utopie s'impose, qu'il s'agisse de celles du passé, proche ou lointain, ou de celles qui pourraient s'inventer aujourd'hui, et qui ne se limitent évidemment pas à la seule écologie. Un tel retour ne doit pas négliger les drames, les horreurs et les abominations autoritaires ou totalitaires sur lesquels ont pu déboucher certaines utopies.

Lorsque nous voyons progresser la connaissance scientifique, par exemple à propos de l'infiniment grand ou de l'infiniment petit, ou lorsque nous nous intéressons aux origines de l'univers ou de l'humanité, à l'extension de celui-ci, aux transformations de celle-là, nous sommes confrontés à la construction de nouveaux grands récits – avec leurs composantes mythologiques et idéologiques. Nous ne pouvons nous détourner de ces formidables perspectives qu'ouvre la recherche, en même temps que nous devons rompre avec les points de vue qui postulent un sens de l'histoire ou qui proposent de manière positiviste des lois générales de la vie collective. Ne faut-il pas nous intéresser de plus en plus aux ruptures, aux discontinuités, aux singularités? Ne doit-on pas envisager la catastrophe, l'apocalypse même, en tout cas la réalisation du risque?

La nouveauté, il faut le redire ici, est peut-être que nous savons que les grandes catastrophes doivent beaucoup plus à l'action humaine qu'à une quelconque entité méta sociale, à Dieu ou à la nature. Il en est ainsi, notamment, avec le nucléaire. On a failli le voir en 1979 aux États-Unis, avec le dégagement de vapeurs radioactives de la centrale de Three Mile Islands. On l'a vu avec Tchernobyl en 1985 et avec Fukushima en mars 2011, où le pire tient à la conjonction d'un tremblement de terre, d'un tsunami et d'une catastrophe proprement nucléaire.

L'apocalypse est au moins en partie le résultat de décisions politiques ou économiques. En tout cas, il n'est pas impossible qu'elle le soit et elle doit être pensée comme telle : comme une possibilité,

2- M. Ferrier, « Fukushima ou la traversée du temps : une catastrophe sans fin », *Esprit*, n° 405, juin 2014.

comme une probabilité infime mais non nulle que survienne un terrible incident.

D'où l'idée, développée notamment par le sociologue allemand Ulrich Beck, que nous vivons à l'ère du risque³. Le risque est global, par exemple quand il est climatique, sanitaire, avec les grandes épidémies modernes, ou bien encore quand il est nucléaire, ou terroriste. Il est un composé toujours improbable d'éléments naturels et d'autres, plutôt humains. Il se moque des États et de leurs limites, comme le savent tous ceux qui sont restés sceptiques quand la puissance publique en France a claironné, expertises fallacieuses à l'appui, que le nuage de Tchernobyl s'était arrêté juste à nos frontières. Le risque invite chacun, là où il vit, à adopter un point de vue mondial. C'est ce que le même Ulrich Beck appelle la « cosmopolitisation du monde ».

Crise(s) et mutation(s)

À quoi tient le sentiment contemporain, si vif dans notre pays, d'une perte de sens indissociable d'une absence d'avenir ? Les explications en termes de crise ne manquent pas. Crise économique bien sûr ; crise de notre système politique et plus largement, de la démocratie représentative – d'où l'intérêt des concepts de participation et de délibération revivifiant l'idéal démocratique. Crise de l'Europe, comme projet, comme construction, comme ensemble de valeurs éthiques et morales ou comme fédération permettant de conjuguer solidarité et efficacité économique. Crise des institutions, de la famille, de l'École, de l'Église ; crise du système de santé et, au-delà, crise de notre modèle d'intégration républicain universaliste, etc.

Mais parler de crise, c'est se priver ou être privé de la possibilité de reconnaître l'existence d'acteurs dont les actions conduisent précisément à elle. Parler d'une crise financière, par exemple, c'est ne pas examiner la façon dont des prédateurs, des banquiers, des

3- U. Beck, *La Société du risque : Sur la voie d'une autre modernité*, Flammarion, coll. « Champs/Essais », 2008.

dirigeants d'organisations les plus diverses, ont mis en place et font fonctionner des systèmes qui mènent aux pires drames. Disons-le d'un mot : nous avons le sentiment de vivre en des temps de crise parce que nous sommes orphelins des jeux d'acteurs qui ont animé de façon plus ou moins conflictuelle notre vie collective jusqu'ici, et parce que nous ne voyons pas très bien quels sont les nouveaux agents, les nouvelles relations conflictuelles qui pourraient la redéfinir. Quand la France était une société industrielle où s'opposaient assez nettement le mouvement ouvrier et les maîtres du travail, nous parlions de conflit, voire de lutte des classes, nous ne parlions pas de crise. Du côté du mouvement ouvrier comme du côté de son adversaire social, il y avait une vision de l'avenir, des références à des « lendemains qui chantent ».

Parler de crise, c'est aussi s'enfermer dans des raisonnements où pointe le rêve d'un retour au stade précédent et à un système qui aurait été à un moment perverti. Mais il faut éviter de reconstruire le passé comme un âge d'or, il ne faut pas le mythifier. D'autre part, nous devons plutôt accepter l'idée d'une mutation, de l'entrée, certes difficile et chaotique, dans une ère nouvelle, aux contours encore non ou mal définis, mais où tout n'est pas de l'ordre de la seule perte, de la crise, ou du déclin.

Ce que nous apprennent les ruptures, les événements catastrophiques, les guerres, c'est que l'avenir n'est jamais très longtemps le simple prolongement du présent. Les prévisions et la prospective sont donc extrêmement délicates. Elles ne sont pas pour autant impossibles. Elles peuvent présenter un réel intérêt. Mais comment penser l'inconnu, prévoir l'imprévisible ou, plus simplement, s'y préparer ? Qu'il s'agisse des institutions, du système politique, de l'Europe, de la démocratie ; qu'il s'agisse de retrouver une certaine idée de progrès, d'ébaucher de nouvelles utopies, d'imaginer de nouveaux grands récits, nous ne sommes condamnés ni à l'impuissance ni au pessimisme généralisé. Nous pouvons envisager des scénarios, mettre en place des politiques publiques à long terme et des dispositifs d'évaluation permettant d'apprécier leurs résultats et, le cas échéant, de les infléchir, ou les supprimer. Notre société ne peut-elle pas retrouver le chemin de la confiance,

mettre fin à la méfiance qui s'est généralisée depuis une vingtaine d'années? Confiance en elle-même, confiance aussi en ses acteurs, entre ses groupes sociaux, économiques, politiques. Confiance dans les institutions, les procédures, et ceux qui les animent. Nous pouvons, nous devons, redonner sens et perspective à l'idée même d'avenir : tel est l'esprit de cet ouvrage.

PASSÉ - PRÉSENT - AVENIR

Quel avenir pour nos origines ?

ÉTIENNE KLEIN

D'où vient qu'il existe un univers? Comment était-il au tout début? Et sommes-nous d'ailleurs bien certains qu'il a eu un commencement?

Ces questions pourraient nous laisser indifférents. Il serait même possible de leur appliquer un argument parfois appliqué au foie gras: « Quand on aime le foie gras, il est inutile de connaître l'oie. » Mais en réalité, c'est tout le contraire qui se passe: la question de l'origine de l'univers aimante nos esprits, débride nos imaginaires, envoûte nos âmes. Nous voudrions vraiment savoir d'où nous venons, pourquoi l'univers est comme il se trouve être et d'où vient que nous autres les humains y sommes apparus. Nous avons beau pressentir que ces interrogations outrepassent nos connaissances, qu'elles relèvent peut-être même du mystère le plus absolu, dès qu'un discours prétend nous éclairer sur elle, nous tendons l'oreille comme si nous espérions entendre malgré tout l'écho du tout premier signal.

Au demeurant, les récits portant sur l'origine de l'univers ne manquent pas, c'est le moins que l'on puisse dire: presque toutes les sociétés, grandes ou petites, puissantes ou faibles, perdues sur un îlot rocheux ou dans un désert inhospitalier, proposent une « histoire du monde ». La variété et la richesse de ces récits en provenance des quatre coins de la planète sont d'ailleurs impressionnantes. Il arrive que nous en jugions certains crédibles, suffisants, définitifs. Mais assez vite, les mêmes questions resurgissent en notre esprit, se déplacent et s'embrouillent, nous donnant à comprendre qu'ils portent sur une réalité étrange –

« l'origine de l'univers » – qui excède tout ce que notre intellect semble capable d'appréhender: de quoi cette réalité en amont de toutes les autres pourrait-elle être constituée? Nul ne le sait vraiment, mais cela n'empêche personne d'en parler de façon bavarde...

C'est ainsi que, par un phénomène presque d'aspiration, l'origine a vite fait de nous transformer en métaphysiciens bénévoles ou hallucinés, en cosmologues bavards, parfois en poètes involontaires. Allons donc voir de plus près ce qu'on a dit de l'origine de l'univers, ce que l'on en sait, ce que l'on peut en penser.

Ce que l'on dit de l'origine de l'univers

Toutes sortes de fées affirment s'être penchées sur le berceau de l'univers et font savoir ce qu'elles y ont vu. Leurs versions ne s'harmonisent guère. L'origine de l'univers est entourée d'un halo dans lequel se confrontent plusieurs discours: religieux, philosophiques, mythologiques, scientifiques...

Pour les uns, les religions permettraient d'aller plus loin (plus haut?) que la science, par leur prétendue capacité à saisir l'amont ultime de toute chose. Pour d'autres, la physique, dont la lampe torche n'a jamais été aussi puissante, pourrait au contraire ravir la Création aux mains des religions ou des récits mythiques pour la mettre dans son escarcelle, et en remanier le sens. Certains se penchent enfin sur la philosophie, seule capable de synthétiser nos connaissances, de les éclairer et de leur donner un sens. Mais sommes-nous seulement capables de raconter, avec une précision suffisante, l'origine de l'univers?

Les religions monothéistes proposent des réponses qui semblent nous avancer un peu dans le récit de la création. Elles présentent Dieu comme un être extra-mondain qui aurait appuyé sur une sorte d'interrupteur. D'un coup d'un seul, la lumière (le fameux *fiat lux*), les cieux et la terre seraient apparus. Ces récits ne disent cependant pas tout. Ils omettent par exemple de préciser ce qui a pu se passer avant le temps zéro du monde: quel désir Dieu

avait-il de l'univers à ce moment-là? Combien de temps a-t-il attendu avant de se décider à le créer? Dans quel état d'esprit se trouvait-il? Savait-il ce qu'il faisait? Et qu'a-t-il trouvé de suffisamment aimable dans le principe d'un monde empli de lumière, de matière, d'énergie et de vie notamment humaine pour qu'il en vienne à presser son doigt sur le bouton? Rien de tout cela ne nous est jamais vraiment expliqué. Est-ce à dire que tout récit de la création ne peut qu'être incomplet? Pour le savoir, suivons quelques autres pistes, non religieuses celles-là, qui prétendent elles aussi nous éclairer sur l'origine du monde.

Une création ex nihilo?

Selon certains récits, le monde n'a pas été créé comme le boulanger fait son pain, c'est-à-dire qu'il ne provient pas d'une réalité préalable qu'un agent créateur serait venu informer ou modifier: il aurait été fait tout simplement à partir de rien. On parle de création *ex nihilo*, expression qui peut paraître étrange puisqu'elle suggère que l'absence de toute chose a pu créer quelque chose... Mais comment donc? Par quel mécanisme le néant, au sein duquel absolument rien n'existe et qui lui-même n'est rien, pourrait-il avoir créé quoi que ce soit? On ne se bouscule guère pour le dire. Sans doute est-ce parce que l'idée de néant, d'absence de toute chose, ne se laisse pas aussi facilement saisir que celle de table ou de brique. Elle a d'ailleurs un statut tout à fait singulier. C'est en effet une idée destructrice d'elle-même, au sens où dès que le concept de néant nous vient à l'esprit, le mouvement de notre pensée le transforme en autre chose que lui-même: on en fait quelque chose de particulier, une sorte de vide auquel on attribue subrepticement un corps, une matérialité, que le néant ne saurait posséder sans entrer en contradiction avec son propre statut. Tel est en somme le paradoxe du néant: penser le rien n'est jamais penser à rien; en affirmant son existence, en tentant de le configurer, on le substantifie et, ce faisant, on extirpe le néant hors de lui-même.

Au tout début, il y avait...

Les récits mythologiques et les autres « songeries ancestrales » (Gaston Bachelard) qui décrivent la naissance de l'univers évitent d'ailleurs de tomber dans le piège que tend l'idée de création *ex nihilo* en affirmant d'emblée : « Au tout début, il y avait ceci ou cela ». Ils imaginent systématiquement le monde originel comme déjà rempli de quelque chose, et non comme une émanation du néant pur. Selon ces cosmogonies, qui sont innombrables, cette chose qui était déjà là au tout début peut être une divinité, un océan primordial, un vide sombre, une matière informe, un œuf primitif, un être surnaturel antérieur à tous les autres, ou bien encore un désordre absolu, un chaos originel apportant dans toute substance la contagion d'une sorte d'élan...

En matière de « pré-mondes » qui auraient préexisté au monde et l'auraient enclenché d'une façon ou d'une autre, nous avons donc l'embarras du choix. Mais posons-nous cette question : un début qui fait suite à quelque chose qui l'a précédé, est-ce vraiment le début ? Si nous prenons la question de l'origine de l'univers vraiment au sérieux, ne doit-on pas concevoir que celle-ci n'a pas pu faire suite à quelque chose qui existait avant elle ? Car ou bien cette chose qui existait déjà a toujours été présente, c'est-à-dire n'a pas eu elle-même de commencement, et dans ce cas l'univers n'a pas eu réellement d'origine proprement dite ; ou bien cette chose est elle-même la suite ou la conséquence d'une autre chose qui l'a précédée, et dans ce cas elle ne peut être considérée comme étant l'origine...

Nous voyons par-là que saisir l'origine de l'univers ne consiste pas seulement à tenter de décrire les phases les plus anciennes de notre univers : c'est d'abord s'interroger sur le passage de l'absence de toute chose à la présence d'au moins une chose (ou d'au moins un être). En d'autres termes, *penser le commencement du monde revient rigoureusement à penser son absence*, et à penser comment son absence a pu se transmuter en présence. Or, ce problème nous ramène à l'idée de création *ex nihilo* dont nous avons justement vu qu'elle posait elle aussi des problèmes... Serions-nous condamnés à errer sans cesse, de paradoxe en paradoxe ?

Une cause « première » ?

D'autres façons de concevoir l'origine de l'univers évoquent une cause « première », c'est-à-dire une cause elle-même dépourvue de cause et qui aurait tout déclenché « de par elle-même », si l'on peut dire. L'origine serait en quelque sorte un événement pur, un événement qui ne serait pas lui-même l'effet d'une cause séparée de lui-même, un événement sans aucune antériorité et au-delà duquel remonter n'aurait plus de sens. Cet événement serait en somme chronologiquement premier et absolument créateur, par essence distinct de tout ce qu'il a produit et précédé, et n'ayant aucun des caractères que possèdent les êtres et les choses qu'il est censé expliquer. Il renverrait ainsi à une réalité autonome, hors du monde, absolue, en un mot, *transcendante*. Mais quel sens pouvait bien avoir le mot « cause » quand l'univers n'existait pas ? Et comment pourrions-nous nous représenter un tel processus alors que rien, dans ce que nous percevons, ne peut nous servir de modèle ? On constate que, là encore, les récits qui nous sont proposés semblent incomplets. L'origine fait comme un trou dans nos représentations, un trou si grand que nos intelligences et nos imaginations font ce qu'elles peuvent pour le combler sans jamais y parvenir tout à fait.

L'origine, un poisson qui se mord la queue ?

Qu'est-ce qui rend la question de l'origine de l'univers si captivante, si difficile à résoudre ? Sans doute le fait qu'elle se situe au point de rencontre de deux mouvements opposés de la pensée : le premier est celui qui incite à considérer que seule la compréhension du passé peut fonder celle du présent ; le second est celui qui incite au contraire à croire qu'on ne peut comprendre ce qui fut qu'à partir du moment où l'on comprend *ce qui est*.

Ces deux directions de la pensée (celle qui jaillit de l'origine et celle qui vole vers elle) se heurtent comme deux plaques tectoniques, portant la température de nos crânes jusqu'à des valeurs extrêmes.

Le premier mouvement nous pousse à croire que si nous connaissions la véritable origine de l'univers, nous connaîtrions *ipso facto* l'intégralité de son devenir. Cela revient à considérer que le commencement est une sorte de dieu qui détermine tout : nous jugeons que le sens et le terme de l'histoire sont fixés par son début, et même déjà contenus en lui, de sorte qu'il nous suffirait de le saisir pour tout comprendre. Pris par ce courant, nous installons dans notre vision de l'univers primordial les ingrédients que nous aimerions y trouver, soit parce qu'ils sont apaisants, soit parce qu'ils sont prestigieux et rehaussent notre statut ontologique : des figures harmonieuses, un ordre calme, des murmures sans bruits, un ou plusieurs êtres surpuissants et bienveillants, au statut bien au-dessus de notre condition de mortels. L'origine prend ainsi les contours du lieu où nous voudrions vivre, mais d'où nous aurions été douloureusement expulsés.

Mais inversement – et c'est le second mouvement –, une part de notre activité intellectuelle est rétrospective par prédilection. Considérant que les vérités sont nécessairement éternelles, notre entendement attribue à toute affirmation qu'il croit évidente un effet rétroactif : si c'est vrai maintenant, c'est que c'était déjà vrai dans le passé, ne fût-ce que sous forme embryonnaire. C'est ce que le philosophe Henri Bergson appelait le « mouvement rétrograde du vrai¹ » : le présent projette son ombre dans le passé et nous donne l'illusion que si nous connaissions la vérité intégrale du présent, alors nous découvririons du même coup celle du passé, y compris celle de son commencement. Ce tropisme intellectuel nous pousse à transporter jusque dans l'origine de l'univers des éléments qui, en réalité, n'ont pu apparaître que bien après elle : de l'espace, du temps, la matière, de la lumière, des structures plus ou moins élaborées, des formes géométriques, des couleurs. Bref, nous insérons alors au sein même de l'origine ce qui en est issu, fabriquant ainsi un joli poisson qui se mord la queue.

La science peut-elle nous aider, par des arguments qui lui seraient propres, à sortir de cette confusion ? Pourrait-elle faire vraiment mieux que les mythes fondateurs ou les religions révélé-

1- H. Bergson, *La Pensée et le Mouvant*, Puf, coll. « Quadrige », 2009.

Table des matières

INTRODUCTION

<u>MICHEL WIEVIORKA</u>	<u>5</u>
-------------------------	----------

PASSÉ - PRÉSENT - AVENIR

<u>ÉTIENNE KLEIN: Quel avenir pour nos origines?</u>	<u>15</u>
<u>JEAN BAUBÉROT: L'histoire, une projection dans l'avenir?</u>	<u>30</u>
<u>ARIEL COLONOMOS: La politique des oracles</u>	<u>45</u>
<u>HERVÉ LE BRAS: Le futur passé: pourquoi les prévisions démographiques ont échoué? Pourquoi elles échoueront (sans doute)</u>	<u>55</u>
<u>DANIEL INNERARITY: Après les utopies. Sur la possibilité d'un futur alternatif</u>	<u>75</u>

VIVRE ENSEMBLE

QUESTION DE CONFIANCE?

<u>YANN ALGAN: Bonheur et Confiance</u>	<u>83</u>
<u>MARC FLEURBAEY: L'utopie démocratique</u>	<u>88</u>
<u>PHILIPPE FRÉMEAUX: Le défi de la transition écologique</u>	<u>102</u>
<u>MONIQUE CASTILLO: Crise de confiance et culture européenne</u>	<u>110</u>
<u>JOËL ROMAN: À quoi, à qui faisons-nous confiance?</u>	<u>120</u>
<u>ALBERTO TOSCANO: L'avenir de l'Italie</u>	<u>128</u>
<u>MICHEL MORINEAU: 2030 : Si la Bourgogne m'était « Comté »?</u>	<u>136</u>

CRITIQUES DE LA RAISON TECHNOLOGIQUE

<u>JEAN-MICHEL BESNIER: L'immortalité, pour en finir avec l'avenir. Fantasmes et programmes technologiques</u>	<u>153</u>
<u>FRANÇOISE THIBAUT: L'éternelle utopie numérique</u>	<u>163</u>
<u>DOMINIQUE LEGLU: Sous le signe des algorithmes</u>	<u>176</u>

ÉTHIQUE, HUMANISME, DROITS DE L'HOMME

<u>VÉRONIQUE FOURNIER: Le retour du singulier: L'expérience d'éthique clinique</u>	<u>191</u>
<u>VALENTINE ZUBER: Les Droits de l'homme ont-ils un avenir?</u>	<u>200</u>

GÉOPOLITIQUES DE L'AVENIR

<u>JEAN-PIERRE DOZON: L'Afrique-monde. C'était hier, ce sera demain</u>	<u>219</u>
<u>MICHEL FOUCHER: La France: s'ouvrir au Monde</u>	<u>229</u>
<u>FRANCK GALLAND: L'eau: enjeux stratégiques et sécuritaires</u>	<u>239</u>
<u>JEAN-VINCENT HOLEINDRE: La guerre a-t-elle un avenir?</u>	<u>251</u>
<u>PASCAL PERRINEAU: L'avenir de la politique</u>	<u>266</u>

<u>LES AUTEURS</u>	<u>277</u>
--------------------	------------

<u>TABLE DES MATIÈRES</u>	<u>279</u>
---------------------------	------------